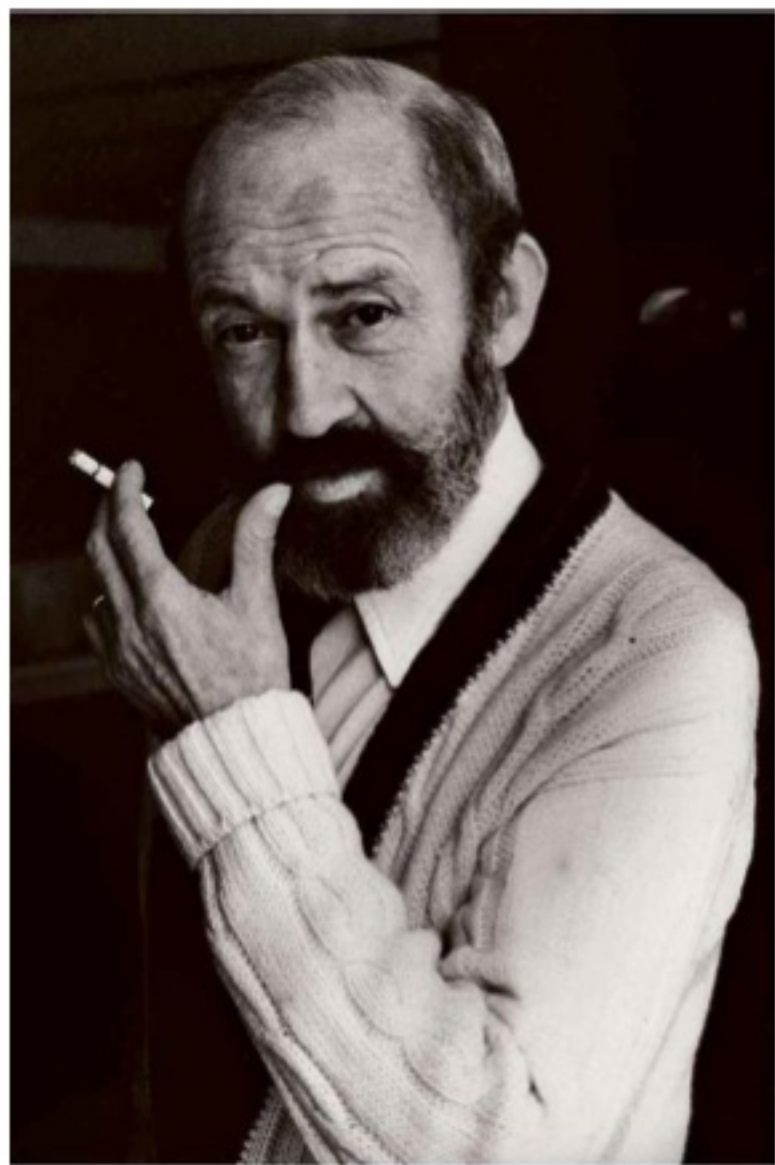


Antoine Blondin.  
Sa tristesse farceuse le rapproche  
d'un Paul Jean Toulet.



tion, à mesure également que l'existentialisme de Sartre perd du terrain, Blondin va progressivement abandonner son "droitisme" au profit de ce fameux désengagement, cette futilité, diront ses ennemis : ce seront *les Enfants du bon Dieu* (1952), *l'Humour vagabonde* (1955), *Un singe en hiver* (1959), puis *Monsieur Jadis* (1970) après un long silence, livre hanté par la figure de Nimier disparu huit ans plus

tôt. C'est là qu'est le "vrai" Blondin avec sa tristesse farceuse, que l'on rapproche parfois de celle d'un Jules Laforgue ou d'un Paul Jean Toulet, sa nostalgie de l'enfance et son culte de la camaraderie. C'est dans ces livres que réside le charme étonnant de cet écrivain ironique, drôle et désespéré, immoral sans être scandaleux, désinvolte et virtuose à la fois, rêvant de fuite tout en demeurant ancré quel

Voltaire dans un univers qui « se borne à deux cents mètres carrés de bitume, une plantation de cafés-tabacs ». Un écrivain partagé entre son instinct libertaire et son amour de l'ordre, dont le prétendu anarchisme ne se limitait somme toute qu'à la volonté raisonnable qu'on lui foute la paix.

Chroniqueur à "l'Équipe"  
de 1954 à 1982,  
il a suivi vingt-sept fois  
le Tour de France.

Les personnages de Blondin sont des doux rêveurs irresponsables et fantasistes. Ils flânent, ils s'en vont, ils reviennent ; ils sont paumés, des grands enfants immatures incapables de rejoindre le monde sérieux des adultes. Avec de tels rêveurs, Blondin a réussi à faire rêver ses lecteurs, chaotisant en eux une fibre ancestrale qui pousse les hommes à aller chercher de l'autre côté de la colline un gibier plus poissonnant, une femme plus belle et pourquoi pas un nouvel espoir.

« Je suis resté mince, mon œuvre aussi », disait Blondin. Si l'on ajoute aux cinq romans le recueil de nouvelles *Quat'saisons*, les portraits d'écrivains de *Certificats d'études*, *Sur le Tour de France*, et les centaines d'articles réunis en volume de son vivant (*Ma vie entre des lignes*, *l'Ironie du sport*) ou après sa mort (*la Semaine buissonnière*, *Tours de France*, *Mes petits papiers*), l'œuvre n'est plus si mince. D'autant que Blondin écrivait généralement ses articles avec autant d'attention (et autant de douceur) que ses romans. C'est le privilège des natures inquiètes et peu sûres d'elles-mêmes que de peaufiner sans cesse pour être à la hauteur. Le résultat, c'est que certains articles sont « des petits chefs-d'œuvre en miniature », comme le dit Cresciacci.

**Avec le culte de l'amitié, le sport était la grande passion de Blondin** dont le nom demeure associé au Tour de France, même chez ceux qui ne lisent pas ses romans. Chroniqueur à *l'Équipe* de 1954 à 1982, il l'a suivi vingt-sept fois, pas toujours jusqu'au bout. Fasciné par les grimpeurs, il n'en était pas moins maillot jaune de la descente au comptoir.

Dans ses chroniques du Tour de France, Blondin était chez lui, passant